

## L'Alsace en France.

Tout ce qu'on pouvait dire, ils l'avaient rabâché.....  
 " De la gloire d'en haut un rayon détaché  
 Illumine nos fronts moroses ;  
 Nous sommes les vainqueurs, et pour l'éternité  
 D'un revers de la main nous avons rejeté  
 Sybaris sur son lit de roses."

Parlez, outragez ceux que le sort outragea,  
 O Prussiens,—voici la réponse :—d'jà  
 Tout s'ébranle dans le village ;  
 Tous, les grands, les petits, les jeunes et les vieux  
 Compriment leurs sanglots et détournant les yeux,  
 Ont pris leur bâton de voyage.

Et qu'importe qu'ils aient, pour la première fois,  
 Prié dans cette église, ourdi dans ce grand bois  
 Leurs amourettes enfantines ;  
 Ou qu'ils n'aient jamais bu que l'eau de ce rocher,  
 Ni rêvé d'horizon plus vaste qu'un clocher  
 Perdu dans le fond des collines.

Qu'importe que le champ qu'enseménça leur main,  
 Que l'arbre du côteau, la pierre du chemin,  
 Tout les appelle et tout leur cri :  
 " Cet humble coin de terre où se bornent tes yeux,  
 Ces quatre pieds carrés où dorment tes aïeux,  
 Voilà ton unique patrie ! "

La patrie est plus loin. Ils partent. Ils ont mis  
 Sur la charrette, en tas, les souvenirs amis,  
 Et sous les fleurs de la montagne  
 Le portrait de Kléber, le sabre enrubanné  
 Qu'aux beaux jours d'Iéna le grand-père a trainé  
 Dans les garnisons d'Allemagne.

Ecoute ! les voilà doublement tes enfants,  
 O France, les amis de tes jours triomphants  
 Et les hôtes du foyer sombre.  
 A longs flots, ils ont bu ton soleil rayonnant.  
 L'ombre répand sur toi son voile, et maintenant  
 Ils viennent courtiser ton ombre.

Une foi sainte anime encore ces cœurs de fer.  
 Tous ceux de Wissembourg et ceux de Freischwiller,  
 O France ! ont vu comment tu tombes.  
 Ils ont courbé leurs fronts sur tes premiers blessés.  
 Leurs prêtres ont chanté l'hymne des trépassés  
 Pour tes fils au bord de leurs tombes.

Ils ont vu s'entr'ouvrir, sous le suprême effort  
 Des cuirassiers géants galopant vers la mort,  
 Le sol que leur sueur féconde.  
 Ils les ont vus frappés en face, murmurant  
 Ton doux nom, et sans cris, sans plaintes, empourprant  
 D'un sang vermeil leur moisson blonde.

Ils se souviennent... Toi, rappelles-toi, Paris,  
 Quand ils défilèrent sous tes regards surpris  
 Avec leurs oripeaux vulgaires,  
 Que, pour être étrangers, ils ne sont pas de ceux  
 Qui viennent étirer leurs membres paresseux  
 Dans tes cabarets légendaires.

Ils n'ont pas rêvé d'être, entre deux fins soupés,  
 La consolation de tes minois fripés  
 Et l'espoir de tes cicérones,  
 Paris nocturne ; et nul d'entre eux ne retiendra  
 Pour voir sauter tes fils au bal de l'Opéra  
 Une loge entre les colonnes.

C'est le travail qu'il faut à ces chers pèlerins,  
 A ces fiers émigrés, Alsaciens, Lorrains,  
 Qui viennent vers nous, tête haute ;  
 Donc à l'œuvre ! Et donnons aux français de là-bas  
 Une hospitalité qu'on ne refuse pas  
 Aux Polonais de table d'hôte !

GASTON JOLLIVET.

## Souvenirs de pêche et de chasse.

LA LANCE D'HONNEUR.

Trois chasseurs, assis autour d'une petite table portable, achevaient un déjeuner substantiel. Ils étaient en pleine forêt, à deux cents lieues environ de Bombay.

Avant de commencer à déjeuner, ils avaient visité leurs chevaux, pour s'assurer que ces vigoureux *hunters* (chevaux de chasse) ne se ressentaient pas de la marche de la veille. Les selles, les brides, les étriers, les sangles, les pointes des lances, tout avait été l'objet d'un examen minutieux. Nos trois Nemrods, n'ayant plus rien à faire, attendaient avec une impatience fiévreuse le retour des *shikarees* (sorte de piqueurs hindous) envoyés à la découverte d'un énorme sanglier qui ravageait le pays.

L'ombre épaisse des herbes tempérant un peu la chaleur ; mais des rayons brûlants traversaient çà et là le feuillage. La campagne, qu'on apercevait par quelques échappées, semblait toute en feu ; les grands palmiers tordaient et entrelaçaient leurs branches dans une vapeur embrasée. Sous les arbres étaient groupés des coolies à peu près nus, d'aspect presque aussi farouche que les bêtes fauves du bois ; ils étaient armés de couteaux et de lances de chasse. Le vieil éléphant qui portait les bagages dans les longues courses se reposait à l'ombre d'un grand bananier.

Le plus âgé des trois Nemrods, un vieux capitaine irlandais couché dans un fauteuil, tournait ses pouces en bâillant.

Près de lui, un grand et beau garçon dans la force de l'âge, nommé Edward Walton, aiguillait la pointe de sa lance.

Enfin James, le plus jeune, le plus impatient et le plus attentif des trois, s'écria de toutes ses forces :

—Hourra ! les voici enfin !

Deux shikarees tout haletants, couverts de sueur et de poussière, s'avançaient en effet vers la tente. Ils annoncèrent que le sanglier avait été aperçu, à la tête d'une harde d'animaux de son espèce, sur une colline éloignée de quelques milles seulement.

—En route, en route ! et hourra pour qui aura le premier sang du vieux sanglier ! cria Walton en brandissant sa lance, un bambou sans défaut des jungles de Concan, long de dix pieds, dur et souple comme une baleine, et terminé par une lance en forme de feuille de laurier (trempée dans le sang de plus d'un terrible animal).

—*Gorah lao !* cria-t-on de toutes parts.

Et, en moins de cinq minutes, trois chevaux, équipés pour la chasse, piaffaient et hennissaient devant la tente.

Les chasseurs se mirent en selle sans perdre un instant et sortirent du bois, suivies des *coolies* et des domestiques. Pas un nuage ne voilait la splendeur du soleil tropical, qui pénétrait jusqu'au crâne, malgré les bonnets épais et les linges mouillés dont les chasseurs s'étaient munis. Un silence profond régnait dans la campagne ; la nature défailait de chaleur ; tous les êtres vivants s'étaient réfugiés dans le bois, excepté nos hardis cavaliers et les vautours sans cesse affamés qui décrivaient leurs cercles fantastiques à une hauteur prodigieuse.

En une heure de marche, les chasseurs atteignirent l'endroit désigné.

C'était une colline rocailleuse, couvertes de broussailles, dominant une plaine coupée par des ruisseaux et des champs de cannes à sucre, où les sangliers venaient marauder la nuit.

Walton examina le terrain en homme expérimenté. Il donna les ordres nécessaires aux rabatteurs, et invita James et le capitaine à le suivre sous un bouquet de dattiers où ils resteraient en embuscade jusqu'au lancer du sanglier.